

**NOUS ERRONS DANS LA NUIT
DÉVORÉES PAR LE FEU**

JULES GRANT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAXIME BERRÉE

éditions inculte

1.

NOVEMBRE 2008 - DONNA

On va pas mentir, tout le monde le sait, y a rien de plus moche qu'une baise d'adieu. Et pour être honnête je me sens encore assez mal quand j'y repense, Louise en larmes parce qu'elle a rien vu venir et moi qui ai déjà un pied dehors.

À peine dans la rue, alors que je reprends mon souffle, du calme, Mina débouche d'une ruelle et s'arrête net en me voyant.

Eh Donna, ça va ?

J'essaye de rester polie sans arrêter de marcher. Eh Mina, tu vas bien, ma poule ?

Et je continue mon chemin, je passe devant la Fiesta cramée sur le pavé, j'esquive les éclats de verre mais elle me suit toujours, pendue à mon bras. Pas que ça me dérange, possible même que je la trouve mignonne à me regarder comme ça avec ses grands yeux tourmentés, mais elles se voient de temps à autre avec Carla et j'ai mon compte d'histoires de cul, pas besoin de ça.

J'évite de regarder derrière moi au cas où Louise m'observerait, mais j'ai l'impression qu'un truc neuf va se produire et je commence déjà à me sentir assez bien malgré l'air qui me glace les poumons comme du poppers à la menthe. Mina me sourit, et j'aime comme son sourire dévoile ses dents blanches, bien alignées. Je la prends par la main. Viens, je dis, cassons-nous d'ici.

OK, c'est pas malin, mais on se retrouve dans la cour derrière le Fozzie's, entre les poubelles, sous le néon bleu électrique EXIT, je la plaque contre le mur et lui bouffe les lèvres comme s'il n'y avait rien d'autre au monde. Et juste au moment où je me dis que je ferais mieux d'arrêter, que ça risque de déraper salement, elle glisse ma main entre ses cuisses onctueuses, tendres, et ma chatte prend les commandes de mon cerveau.

Après, elle allume une clope et s'adosse au mur, encore toute débraillée. J'ai le bras engourdi, celui avec laquelle je la tenais par les hanches, et son goût de sel dans la bouche. N'en parle pas à Carla, elle me dit.

Y a pas d'risque.

Et c'est pas que je lui doive une explication ni rien, mais j'ai besoin de remettre de l'ordre dans cette journée mal emmanchée, alors je fixe le sol pour pas croiser son regard. T'inquiète pas, poulette, c'est pas comme si ça allait se reproduire.

Je relève les yeux et elle me regarde bien en face, la tourmente est revenue dans les siens, et à l'horizon je vois de gros nuages noirs d'orage qui foncent vers moi.

Ouais c'est ça, elle dit. Et puis elle sourit en me montrant encore ses dents blanches.

Un peu plus tard, alors qu'on traîne avec Carla au Fozzie's à descendre du Gold Label, à manger du poulet frit et à se marrer en regardant Marta draguer lourdement une nana du Gooch, Carla me demande : Alors ?

Et je sais ce qu'elle veut dire : Vas-y, raconte-moi ce qui s'est passé, mais j'espère qu'elle parle de Louise. C'est terminé, je dis, la bouche pleine de bouffe.

Aaah, merde, fait Carla, je parie qu'elle l'a mal pris.

Je hausse les épaules, et dans ma tête je revois Mina. Tellement bandante, Mina, quand elle tremblait comme une feuille avec ma main sur sa bouche pour l'empêcher de crier. Je botte en touche : Pas envie d'en parler, je dis.

Carla sourit et adresse un clin d'œil à quelqu'un derrière moi. Marta nous tourne le dos, penchée vers la nouvelle coincée entre le comptoir et elle. La fille a vu le clin d'œil, elle lui répond par un grand sourire.

Carla me regarde : Pourquoi tu tires la tête ?

Avant que j'aie pu répondre, elle me tape sur l'épaule et je suis son regard dirigé vers la porte où s'encadrent les deux obèses, Gros-Lard et Mouss. Je vérifie que j'ai ma lame, et je vois Carla faire pareil. Qu'est-ce qu'ils foutent là ? je demande.

Mais Carla n'écoute pas, elle marmonne sans quitter la porte des yeux : C'est quoi cette embrouille, putain ?

C'est là que Gros-Lard s'avance, les mains dans les poches et l'air aussi fou furieux que si quelqu'un avait fait le cul à sa régulière. Je coule un regard en biais à Carla : Wow, dis-moi que t'as pas fait ça ?

Mais on n'a pas vraiment le temps de tailler une bavette. Je suis en train de me demander ce qu'il a dans les poches de sa veste quand Gros-Lard se penche et, de ses grosses pattes, attrape Carla par le col de son tee-shirt. Je me lève d'un bond et sors ma lame.

Carla se recule en faisant tomber sa chaise par terre, Sonn et Lise surgissent de nulle part, et on se retrouve à quatre face à lui.

Alors Deej saute par-dessus le comptoir et lance : Eh, mesdames, allez régler vos histoires dehors.

Comme Gros-Lard est concentré sur Carla, j'en profite pour lui attraper le poignet et lui faire une clé de bras, à cette petite bite, puis je passe un bras par-dessus son épaule et pose la pointe de mon couteau juste sous son œil. J'écarte son couteau d'un coup de pied, me colle contre son oreille et dis avec un grand sourire : Bah alors, tu t'es perdu ?

La plupart du temps, quand il y a une embrouille entre filles, c'est Carla et moi qui décidons de la suite à donner. Le reste du temps, on les laisse les mecs se démerder entre eux. Avec les Darts qui sont encore dans les parages depuis la fin de l'opération Balboa, on évite de se chercher des poux. C'est la règle, et en général ça se passe bien. Donc, deux Cheetahs qui déboulent dans un bar des Darts sans autorisation, c'est une rupture de l'ordre établi. Et quand ça arrive, ils morflent. Histoire qu'ils comprennent que ça se fait pas. Même si quelqu'un a baisé ta régulière pendant que t'avais le dos tourné, et que moi j'aimerais bien savoir ce qui a pris Carla.

Bref, le Fozzie's est à Ashton, et Ashton c'est chez nous, donc Gros-Lard savait ce qui l'attendait en venant ici. J'envisage de lui ouvrir la joue, juste sous l'œil, pour lui laisser un souvenir. Je jette un coup d'œil

vers la porte ouverte en grand sur la nuit, mais Mouss le mongolo a pris la tangente.

Qui t'a dit que tu pouvais venir ici ? je dis.

Et au silence qui suit, je sais. Il ne répond rien. Nada. Que dalle. Personne ne l'a autorisé, et il sait que je sais. J'éclate de rire. Venez, les filles, on va s'amuser un peu.

On remonte Old Road jusqu'au parking de l'usine, luisant sous la pluie, avec des mauvaises herbes qui crèvent le bitume. Le van est secoué à chaque mid-de-poule. Carla se gare devant les portes et je descends. J'aperçois les halos des lampadaires le long de la route, d'où me parvient assourdi le grondement des voitures. Je lève le nez dans la nuit, les gouttes tombent sans conviction avec un goût de fumée.

En haut de l'escalier, Gros-Lard se met à gueuler à pleins poumons. À l'intérieur, on l'allonge par terre, mains attachées au radiateur et chevilles ligotées. Sonn allume la lumière, un de ces grands trucs à arc qui fonctionnent sur un générateur de la taille du Yorkshire. Je me poste à la fenêtre. Les carreaux ont été remplacés par du carton. Je regarde par les interstices. Ciel de velours humide, nuages balayés par le vent, zéro étoile.

Soudain, derrière moi, j'entends Gros-Lard s'étrangler et cracher. Je me retourne, Carla est à califourchon sur son torse, elle s'essuie le visage du revers de la main, la lame sous le menton de Gros-Lard. Elle lui découpe le tee-shirt d'un mouvement sec. Vaudrait mieux le bâillonner, je dis.

Lise enlève sa culotte, rouge avec des frous-frous en dentelle, et la fourre dans ce qui lui sert de bouche pour le faire taire. Carla défait sa ceinture, celle avec la boucle Diesel, l'enroule autour de sa tête et serre jusqu'à ce que le bâillon ne bouge plus.

Ouais, on va te planter, enfoiré, lance Sonn.

Carla entaille Gros-Lard sur la poitrine, pas profond, mais ça l'empêche pas de beugler. Puis elle se renverse en arrière et se colle une claque sur le derche comme une allumeuse.

Qu'est-ce tu veux qu'elle foute avec un gros vilain comme toi alors qu'elle peut avoir mon cul ?

Explique-lui, chérie, renchérit Sonn.

Je m'assois près de la fenêtre et allume une cigarette. Que Carla se débrouille avec cette histoire.

Au bout d'un moment elle se rassoit, pointe le couteau vers le ventre de Gros-Lard et se tourne vers nous : Alors, vous en pensez quoi ?

On s'approche en traînant les pieds pour juger le travail. Gros-Lard se tortille comme une fiotte, un C majuscule gravé sur le bide.

Wow, c'est carrément une œuvre d'art, dit Sonn.

Lise fixe le C en plissant les yeux : C comme Carla ?

Carla fait un grand sourire : Non, C comme Connard.

Je lui tends le stylo. Elle casse le tube d'encre entre ses dents, crache sur la coupure, frotte pour faire entrer l'encre, comme du cirage. Ensuite elle lui retire son bâillon et se penche au-dessus de lui : Tu la touches encore, ducon, je te tue.

Allez vous faire mettre, bande de sales gouines, lance Gros-Lard. Et c'est sa seconde erreur.

Carla lui renfonce la culotte au fond de la gorge. Dans tes rêves, elle dit. Et elle lui met la main au paquet : Eh, t'as même une bite ?

Gros-Lard se cabre, ouvre de grands yeux ronds, se débat pour la faire tomber.

Bon, ça suffit, je dis.

Carla le lâche. Gros-Lard ne bouge plus. Le regard légèrement voilé. Il n'était pas loin de chialer. Et c'est tout ce qu'il y a à savoir : tu pourrais saigner sa grand-mère comme une truie qu'il ne verserait pas une larme, mais touche à sa queue et il se met à pleurer comme une gamine. C'est l'heure de son cadeau d'adieu, je dis à Lise.

Carla lui met le couteau sous la gorge : Ferme les yeux.

Gros-Lard les ouvre encore plus grand.

Elle passe sa main derrière elle, lui écrase l'entre-jambe : Je t'ai dit de fermer les yeux.

Gros-Lard obtempère. Les paupières closes comme ça, on croirait qu'il prie, ce qui serait une première. Carla lui met un dernier coup de pression sur la bite : Tu rouvres les yeux, t'es mort.

Lise s'approche et plante un talon de douze de chaque côté de sa tête. Puis Gros-Lard se convulse, asphyxié, tandis qu'un jet de pissе chaude dégouline sur sa tronche.

Lise termine, gracieuse, avant de se pencher vers lui en souriant : Golden shower à la sauce gouine, tête de gland.

On le balance à l'écart, le long d'East Lancs. Il couine comme une gonzesse, les deux mains attachées dans le dos.

Sonn ouvre la porte arrière du van, le fait rouler, et il chute lourdement sur le bas-côté. Carla fait demi-tour, fonce droit sur lui, vire à droite au dernier moment, et nous voilà reparties vers la ville.

Lise passe la tête par la vitre : Eh Gros-Lard ! Tu peux garder la culotte.

Et tout le monde est mort de rire, parce que quelques coups de surin c'est rien comparé à une humiliation pareille, en tout cas pour un Cheetah.

J'ai jamais aimé ce slibard de toute façon, dit Lise.

Carla a l'air perchée. J'espère qu'il va s'étouffer avec, elle dit.

Et on continue à se marrer comme des bossues, tellement que le van monte sur le trottoir, embarque un bollard et le traîne sur le pavé humide en projetant des étincelles. Jusqu'à ce que Carla écrase l'accélérateur, passe par-dessus et monte sur une pelouse nickel qu'elle défonce proprement.

En roulant vers le centre, on passe devant le parc. Tout le monde sait que l'Alex, le petit nom d'Alexandra Road, c'était la frontière entre les Doddington et les Gooch, ça l'a toujours été, et à l'époque c'est tout ce qu'il y avait à savoir sur South Manchester. Le parc était juste une aire de jeux lambda, de l'herbe pelée semée de merdes

de chien, quelques vieux canapés, des balançoires désossées, l'endroit parfait où balancer ses canettes vides à la fin du week-end, mais c'était avant qu'ils rasant les barres d'immeuble du quartier, avant que la mairie démolisse Gooch Close, Doddington Way et Pepperhill, disperse les pauvres en banlieue, à Hattersley et Wythenshawne, mélange tout ce beau monde et se demande pourquoi, là-bas, c'est devenu l'enfer.

L'opération China a emporté presque tout le quartier du Gooch dans les années 90. La mairie, qui devait être bien contente d'elle, a continué dans la même veine. Là-haut, ils devaient se dire que s'ils détruisaient tous nos endroits et qu'ils y installaient des jeunes cadres, on n'aurait plus de place. Pas la peine d'être Yasser Arafat pour savoir que ce genre de truc, ça n'a jamais vraiment marché. Quand tu chasses les gens de quelque part, ils s'agrippent encore plus fort. Ensuite, tu te retrouves face à des pauvres types qui s'accrochent à des rêves, et va te battre contre ça.

Ils font un grand coup de filet tous les cinq ans à la louche, en mettant au trou les têtes qui dépassent. Quand tu arraches une mauvaise herbe, elle repousse encore plus vite et elle est encore plus coriace, c'est ce que dit Carla, mais la police doit pas être au courant. Résultat, au lieu d'avoir une seule bande dans le sud, maintenant il y a les Young Gooch, les Mad Dogs, les Bloods et une bonne dizaine d'autres qui tiennent le pavé. Mais ça fait aucune différence, comment ils s'appellent. Va à l'ouest de l'Alex, gratte la surface, et tu verras que rien n'a changé.

En suivant l'A57 vers la sortie est de la ville, on entre sur le territoire des Darts, où c'est nous qui faisons la loi. Faut pas croire, c'est pas juste des cités pleines de gamins à capuche montés sur des VTT qui s'en prennent à tout ce qui bouge, ce genre de truc. OK, il y a ça aussi, mais c'est des branleurs les plus jeunes, ils participent pas à grand-chose à part au décor. C'est juste des gosses qui courent comme des poulets sans tête et qui se mettent en travers de nos pattes pour se faire remarquer. Aucun moyen de les contrôler, et ils donnent une sale réputation à tout le monde.

Ces temps-ci, dans le coin, tout le monde pense business. Vers l'est, il y a une bonne demi-douzaine de dealers dont White Mike, le chef des Darts. Des entrepreneurs qui se mélangent pas avec le menu fretin de la rue, à moins d'y être obligés.

Nous, les Bronte, on est des Darts mais pas vraiment, si vous voyez ce que je veux dire, on a un statut spécial parce qu'on est des gouines et qu'on est plus intelligentes que la plupart des autres. C'est Carla et moi qui avons fondé la bande, plus ou moins, à l'époque où je créchais à l'hôtel et où Carla vivait à Bronte Close avec sa daronne. Depuis, on n'a jamais regardé derrière nous.

Faut pas croire, il y a toujours eu des femmes à traîner avec les Darts et dans la rue, mais avant soit t'étais casée, t'étais la régulière de quelqu'un, soit tu cherchais à te caser, l'un ou l'autre. Moi, j'ai pas le temps pour ces

conneries de tu-es-qui-tu-baises et les combats de coq. J'ai pas besoin qu'une tête de nœud amateur de tournantes couvre mon cul.

À l'époque tout le monde se détestait, maintenant on essaye de s'entendre. Mike trouve que c'est mieux pour le biz, et je trouve qu'il a raison. Et tant qu'il y a de quoi palper pour tout le monde et que personne pète un câble, y a pas de raison que ça change. De toute façon, si Mike tombe, il faudra traiter avec ce taré de Tony Maggs, un homophobe de première. Un vrai tordu, lui. Si c'était un autre, il se ferait buter, quelqu'un lui foutrait une balle entre les deux yeux et mettrait un terme à sa misère.

Plus au nord, à Salford, y a les Cheetahs. Jamais de problème là-bas. Les flics font pas les fiers, Adam et Ève étaient pas nés qu'on y faisait déjà du flouze. Tiny Stewart a été inculpé trois fois pour meurtre, relaxé à chaque fois. Il vit à Preston maintenant, il a une piscine et tout, et il est passé à la TV l'année dernière pour expliquer au monde qu'il était revenu dans le droit chemin. Droit chemin, mon cul. Tu parles d'un reportage. Un foutage de gueule, oui. Tellement que j'ai eu honte pour le branleur de journaliste de la BBC.

Les Cheetahs ont toujours bossé en famille. Y a des mecs complètement tarés dans le tas, ils sont tous plus ou moins cousins, un peu comme la famille royale, donc ils se serrent les coudes. C'est Big Tommo McVey qui commande. Une brute épaisse, vaut mieux éviter de le croiser, mais pas stupide, et ils s'entendent avec Mike, donc on est OK. Mike dit que ça changera le jour où il

arrivera un truc à Tom et que le petit frère, Mad Daz, reprendra les rênes. C'est le problème quand on bosse en famille : même quand on sait que le successeur est cinglé, personne peut rien y faire.

Ce que je veux dire, c'est que ça suit tranquillement son cours dans le nord vu que les flics y ont jamais fait de grand nettoyage. Mais à mon goût ça sent le sapin, ils ont tous plus de trente piges. Carla trouve qu'un peu d'élagage, ça a du bon : ça permet aux jeunes pousses de grandir, de garder de la fraîcheur.

On longe la frontière et on arrive au pont. Il a fière allure, le tag, même dans le noir.

Eh regardez, s'écrie Lise, c'est nous.

Lis-le moi, dit Sonn.

Je le lis à voix haute.

Qu'est-ce que ça veut dire ? demande Sonn.

Comment t'es montée là-haut ? demande Lise.

Je montre l'échelle métallique qui surplombe la chaussée : Je me suis accrochée d'une main. J'ai vidé quatre bombes de peinture.

On est encore en train de rigoler quand Carla prend un virage serré. D'un coup, on se retrouve face à la frontière Cheetah et il y a un silence de mort. Carla se mordille la lèvre, comme toujours quand elle hésite. Je comprends aussitôt : Hors de question, je dis.

Je vais la chercher, déclare Carla. Pas fort, comme quand elle veut que je la dissuade de quelque chose,

mais avec un calme sinistre qui signifie : Dis ce que tu veux, mais je vais le faire.

T'es devenue folle ? proteste Sonn. Et je dois dire, c'est ce qu'on pense toutes.

Tu veux perdre toute crédibilité pour une chatte, bébé ?

Ouais, mais une chatte de velours comme t'as pas idée.

On sourit toutes.

Carla hausse les épaules, et je reconnais ce regard que j'ai déjà vu trop souvent.

Celles qui ont pas envie de venir, descendez de la voiture.

Est-ce qu'on a dit ça ? se renfrogne Sonn. C'était juste pour parler.

Je me penche en avant, coupe le moteur, et c'est comme si j'éteignais une sono. Plus rien que le son de la pluie, pas un chat, les traînées de lumière blafarde des lampadaires sur les barres d'immeuble.

Je vois le quartier devant moi et j'essaye de renifler l'avenir, de deviner ce qui se passera si Carla débarque là-dedans pour enlever la régulière d'un Cheetah, si ça pourrait pas déclencher une guerre totale, et qui se rangerait dans quel camp, et quel camp gagnerait. Et de toute façon, même le camp qui gagnerait serait foutu, parce qu'on ne gagne jamais vraiment à ces conneries.

Et si les mecs nous disaient, désolé les filles, mais vous êtes toutes seules sur ce coup, on ne vous protège

pas les miches ? Ils pourraient bien se dire que ça n'a ni queue ni tête, et puis quoi ? Manquerait plus qu'une gouine des Cheetah ou de Longsight rapplique et roule des pelles juste sous leur nez à leur nana. Et peut-être bien qu'ils auraient raison.

Qu'est-ce qui te fait sourire ? dit Lise.

Rien, je réponds. Qu'est-ce qu'on a comme matos ?

Elle se lève, va à l'arrière et soulève le tapis de sol au fond du van.

Un Mac, le Glock, trois battes et le cric, elle détaille.

Je regarde le Mac et secoue la tête.

Y a un Uzi, je dis, cherche sous le siège.

Sonn se penche, farfouille sous le tableau de bord et se redresse en brandissant le Black & Decker en l'air avec un grand sourire. Et il faut lui accorder ça, elle l'aime son cloueur, alors que personne ayant le moindre gramme de bon sens ne voudrait toucher un truc pareil. Impossible de pas l'aimer, cette fille pour qui la réalité n'a aucune espèce d'importance.

Yo, j'ai l'Uzi ! crie Lise à l'arrière.

Je cale mes pieds sur le tableau de bord. Écoutez-moi, je dis, voilà la situation. Entre les Darts et les Cheetahs, y a pas d'embrouille, mais Carla n'a pas juste trempé les doigts dans le dessert d'une autre, on n'est pas dans une histoire de filles. Si on rentre là-dedans, les Cheetahs vont pas s'énerver qu'à moitié. C'est tout le gang qui réagira en pensant qu'on a eu l'accord de Mike, ce qui est pas le cas. Et là, ce sera la guerre.

On n'est pas censées demander avant de déclencher une guerre ? demande Lise.

Me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : Lise est comme une sœur pour moi, je l'aime, et dans n'importe quelle embrouille je suis heureuse de l'avoir à mes côtés, mais pour quelqu'un qui est allé à l'école, on peut pas dire qu'elle soit toujours brillante. Sonn lustre son cloueur avec le revers de son tee-shirt, et même si elle a la tête baissée, je suis sûre qu'elle arbore toujours un grand sourire.

On peut dire ça, Lise, je réponds.

Je me tourne vers Carla en espérant un peu de soutien, mais son regard est rivé à la rue qui s'enfonce dans la cité, comme si elle espérait en voir surgir les Rois Mages à dos de chameaux.

T'es sûre de ton coup, Carla ? Parce que ça pourrait salement dégénérer.

Carla ne cille pas, on dirait qu'elle ne m'a même pas entendue.

Je n'aime vraiment pas la tournure des évènements, alors je tente ma dernière cartouche. C'est un coup bas, mais c'est toujours mieux qu'une déroutée, et c'est ce qui nous attend si on ne calme pas le jeu.

Et Mina ? je dis.

Ce que je regrette instantanément, parce que je me fais peut-être un film, mais son regard me dit : Eh ben quoi, Mina ?

Donc c'est réglé, fin de la discussion, parce que quoi qu'il arrive, j'ai vécu plus d'années aux côtés de Carla que

sans elle, et elle est comme ma sœur, mon propre sang. Et peut-être que si on survit, même à moitié, je n'aurai plus jamais à penser à ce qui s'est passé avec Mina, parce que Carla veut tellement cette nouvelle fille qu'elle se fichera complètement que j'aie fricoté avec elle.

Carla se penche vers moi, et avec la lumière de la rue qui tombe sur elle, elle a une tête à me renverser le cœur. Elle me regarde droit dans les yeux : Bon, tu viens ou pas ?

Eh, ma belle, je réponds, tu sais que tu peux compter sur moi.

Alors elle démarre le van, éteint les phares et traverse lentement la frontière pour s'enfoncer dans la cité. Et il y a un silence total à part les clic-clic-clic de Sonn qui charge des clous et les battements fous de nos cœurs.

Et je ne sais pas pourquoi, mais je pense à Aurora et je n'arrive pas à m'en empêcher.

J'en suis à trois filleules en comptant Rora – et même quatre si on compte celle qui est en route. Tout le monde sait que Rora est ma chouchoute, parce que c'était la première et qu'elle est de Carla, évidemment, ce qui fait qu'elle est comme ma fille. Même si je ne suis pas portée sur les bondieuseries. J'ai déjà suffisamment de conneries à gérer pour ne pas en plus avoir à m'agenouiller devant une croix.

Comme marraine, je n'accepte que les filles. Lise trouve que c'est de la discrimination, et je lui réponds toujours que je rétablis juste l'équilibre. De mon point de vue, une fille aujourd'hui a besoin de quelqu'un qui

l'épaule. Sauf que dans le coin, elle trouvera plus facilement quelqu'un qui va la frapper, la baiser ou la foutre en l'air, la *posséder*. Bon courage pour trouver quelqu'un qui lui dise : Écoute, c'est pas parce que t'es une fille que tu dois avaler toute cette merde qu'on te balance. Et surtout pas en t'allongeant et en écartant les jambes. Et quand t'as pas envie de faire quelque chose, t'as le droit, c'est pas réservé aux mecs sous prétexte qu'ils pissent debout.

Lise dit que bientôt les gens ne voudront plus que des filles et que ce sera de ma faute. À mon avis, on a le temps de voir venir. La vérité, c'est que les femmes font que commencer à se rendre compte que les garçons, c'est que des emmerdes. Toutes les mères savent qu'on ne peut pas les aimer et les laisser ensuite se débrouiller, réfléchir un peu au reste. Il faut les travailler au corps, leur donner un point d'accroche, sans cesse. Sinon ils sont comme ces animaux qui se jettent les uns derrière les autres du haut d'une falaise dans les documentaires sur Discovery Wild, ils se mettent dans des gangs et se font tuer.

Être ma filleule est un honneur, tout le monde vous le dira ; c'est une question de protection, ni plus ni moins. Quand je la prends sous mon aile, elle peut arborer mon insigne dans la rue, et c'est la promesse que personne ne la fera chier. Évidemment qu'il y a la queue. C'est logique : quel genre de mère ne voudrait pas ce qu'il y a de mieux pour sa gamine ?

En tout cas, comme j'ai dit, Rora est ma chouchoute, elle vient d'avoir dix ans, elle est née en octobre 1998

juste après que Carla et moi on ait quitté le foyer. C'était une bonne année, l'un dans l'autre. Parfois, je tague nos deux noms quand je passe près de l'école : *D-o-n-n-A-u-r-or-A*. Le A fait train d'union entre nos prénoms. Comme ça, au cas où il se passerait des trucs pas clairs à l'école, tout le monde sait qu'elle est avec moi. D'autres fois, j'entre en douce dans la cour et je vais m'asseoir sous la fenêtre du préfabriqué. Je jette des graviers un à un contre la vitre, juste pour la faire sourire.

Une fois, l'été dernier, alors que ça sentait le bitume fondu et la bière rance, Aurora s'était mise près de la fenêtre pour qu'on puisse échanger des messages. On dérangeait personne, on s'occupait de nos petites affaires quand la fenêtre s'est ouverte en grand.

Cette connasse de Vieille-Peau sort la tête dehors, m'aperçoit, et referme brutalement.

J'entends les autres gamins rire. Et puis, dans le brouhaha, Vieille-Peau se met à hurler :

O-Rora ! Donne. Le. Moi. N'essaye. Même. Pas.

Et j'ai compris, elle voulait le message. Ma filleule l'avait avalé, sans même que j'aie besoin de lui apprendre ça. J'avoue, ça m'a rempli de fierté.

Je tire le frein à main et coupe le moteur. Le poing de Carla s'abat sur le volant. Quoi encore, putain ?

Carla est une mère géniale, je ne dis pas le contraire. La meilleure peut-être, vu qu'elle ne lève jamais la voix et presque pas la main, et que Rora et elle sont toujours en train de rigoler. Et elle est super à l'aise aussi avec

tous les trucs gnangnan où je serais totalement nulle. Mais il y a des fois où elle s'emporte, et elle ne pense pas assez aux conséquences pour Rora si on disparaissait toutes les deux et qu'elle se retrouvait seule. Lise pense que c'est parce que Carla ne se porterait pas plus mal si sa propre mère avait crevé depuis des années. En tout cas, de temps à autre, c'est moi qui dois réfléchir à la place des autres.

Reste ici, je dis à Carla, ne bouge pas. Nous autres, ça suffira.

Tout le monde me regarde en se disant que je commence à me ramollir. C'est possible, mais j'aurai bien le temps d'y réfléchir plus tard. Pour l'instant, je veux juste jouer de mon autorité et reprendre le contrôle avant que ça dérape. C'est un putain d'ordre, je lance.

Carla scrute la rue derrière le pare-brise. Je suis son regard et avise la porte blindée de Gros-Lard qui brille sous la lumière des lampadaires.

C'est trop tard, elle dit. Et elle a raison.

Je regarde les alentours. Pas un chat.

C'est trop calme, je dis. Et j'ai raison.

En un clin d'œil, Carla fait demi-tour, écrase l'accélérateur et va se garer plus loin en faisant ronfler le moteur. C'est un miracle qu'on ne nous entende pas jusqu'à Hattersley. Je donne un coup de coude à Carla : Reste dans le van, laisse le moteur tourner. Jusqu'à ce qu'on sache.

Sonn est déjà dehors. Elle passe par-dessus le grillage et fait le tour par-derrière. Elle est à son affaire,

la gamine. Lise et moi, on saute le portail de devant et on se poste chacune d'un côté de la porte d'entrée. La crosse du Glock est froide dans ma main.

Quelque chose me fait jeter un coup d'œil en direction du van et je vois Carla en train de pianoter. Le scintillement de son téléphone. Qu'est-ce qu'elle fout, putain ?

Je la regarde en guettant un signe mais elle se renverse en arrière, rejetée dans l'ombre. J'entends ma respiration bloquée dans ma gorge serrée. Mes jambes sont comme électrisées, la chair de poule partout sur mes jambes et mes bras. J'attends. Je ne fais pas un geste. Je suis vivante.

Je cogne du poing sur la porte.

J'ai l'impression qu'il s'écoule une éternité. Lise et moi, on est plaquées contre le mur : briques froides et humides contre la joue, forte odeur de barbecue et de pisse de chien. J'entends les verrous de la porte qu'on tourne un à un, et je regarde du côté du van.

Et là, sans rire, comme si elle se promenait au parc, je vois Carla descendre avec un grand sourire par la porte latérale du van, et je sens que ce n'est pas à moi qu'elle sourit. Certainement pas. Juste à côté de moi la porte s'ouvre, et une jolie petite nana avec de longs cheveux noirs et un cabas doré descend le perron comme si elle foulait un putain de tapis rouge, et j'ai l'impression qu'elle flotte jusqu'au van. Pas de « Salut les filles ». Pas un merci, rien. Elle ne s'emmerde même pas à refermer la porte derrière elle.

Et Carla, au milieu de la chaussée, en plein cœur du fief des Cheetah, qui lui ouvre grand les bras comme Mère Teresa. Quelle chérie.

J'aimerais bien m'énerver, mais ça n'aurait aucun sens. Je connais la chanson. Chaque fois que Carla voit une nouvelle bouche avec du rouge à lèvres, la discipline part aux oubliettes.

Eh Donna. C'est Lise qui m'appelle à voix basse.

Je suis son regard.

Sur le seuil de la baraque, deux paires d'yeux, à même pas un mètre du sol, nous fixent par-dessus des manteaux Ours Paddington boutonnés jusqu'au col. Le grand a une valise à roulettes Dora l'Exploratrice, le petit une sorte d'ours-chien en peluche qu'il serre contre lui.

Je me tourne vers le van, mais pas moyen de savoir où termine Carla et où commence la régulière de Gros-Lard. J'imagine qu'il ne faut pas compter sur elles pour les deux mioches.

On peut pas les laisser là, dit Lise.

On ne les prend pas, sinon on est mortes.

Sur le chemin du retour, tout est calme. Sonn conduit, les lunettes menaçant de glisser au bout de son nez, penchée sur le volant à chaque virage comme un personnage de dessin animé. Carla ne lâche pas sa nouvelle poule. Elle roucoule, elle la tripote sans relâche. Les deux mioches bizarres sont assis à l'avant, au milieu, et regardent la route de leurs quatre grands yeux ronds comme des soucoupes.

Et d'un coup d'un seul, je réalise qu'on est bonnes pour un aller simple vers l'enfer. À vrai dire, je ne sais pas à quoi je pensais. Genre, peut-être que si on embarquait sa femme, Gros-Lard serait content d'en être débarrassé? Ou peut-être qu'il a déjà une autre bonniche en vue et qu'il remarquera à peine que celle-ci est partie? Ou alors il voudra juste oublier toute l'affaire et fera comme si rien ne s'était passé?

Ouais, t'as raison, Donna, t'as qu'à croire.